

incalculables. Dans ces déplorables accidents, l'homme de loi a vu la main du Tout-Puissant conduisant visiblement les éléments destructeurs pour punir les crimes qui débordent sur la terre.

Si l'on passe aux événements qui paraissent, au premier abord, dépendre uniquement de la volonté des hommes, mais que Dieu pourtant contrôle toujours, que de sujets de tristesse et de crainte n'y trouvons-nous pas ? Si on jette un regard sur la grande république qui nous avoisine qu'y voyons-nous capable de nous rassurer ? Ce peuple qui est encore couvert de la poussière des champs de bataille, dont les habits sont encore teints du sang de ses soldats, ne paraît avoir recueilli aucun enseignement des quatre années de guerre civile qu'il vient de traverser. Il nourrit encore dans son sein les dissensions les plus déplorables. Une partie des vainqueurs ont le cœur rempli d'une haine implacable envers les vaincus, et ils ne tendent à rien moins qu'à en faire un peuple d'esclaves. On leur refuse l'exercice des droits que leur accorde la constitution et qu'on est prêt à accorder aux noirs ! On ne veut pas même leur permettre de donner leur voix dans le choix du premier magistrat de toute la nation ! Un pareil état de chose n'est rien moins que rassurant pour l'avenir du colosse américain. — Et le Mexique ! Que va-t-il devenir, battu qu'il est par les flots qui s'élèvent de l'intérieur et de l'extérieur ? Son empereur qui croyait pouvoir se passer de l'appui du clergé et de la partie saine de la nation, aujourd'hui qu'il est assuré de leur dévouement et de leur esprit de sacrifice, va-t-il profiter de leur libéralité pour se créer une armée forte et bien disciplinée qui mettra son trône à couvert des attaques des filibustiers du dedans et du dehors, ou va-t-il aller s'ensevelir dans son château de Miramar, pour y pleurer les grandes fautes d'un règne de deux ans ? Nous le saurons bientôt.

Puis l'Europe, la vieille Europe, quel spectacle a-t-elle offert au monde pendant l'année qui vient de finir ? Ceux qui l'ont examiné de près et attentivement n'ont pu se défendre de la comparer à un château antique, naguère encore étonnant de splendeur et de richesse, mais aujourd'hui se détériorant, tombant en ruines et prêt à s'écrouler sur sa base. Oui, l'Europe est en danger, et dans un danger d'autant plus imminent que ses souverains paraissent frappés de vertige et veulent la gouverner sans Dieu. Le pays qui entre tous les autres offre le plus alléchant spectacle, est la France ! Cette France qui tout dernièrement encore dictait la loi à toutes les nations, qui imprimait le mouvement à tous les peuples, comme elle est déchuë ! Mais, nous nous trompons, la France est grande encore, les véritables enfants de la France sont nobles, ont une âme forte et généreuse. Mais le souverain de la France, mais ceux qui environnent son trône font peser sur elle un bras de fer, étouffent l'expression de ses plus généreux sentiments et la poussent malgré elle vers l'abîme.

Trois événements ont pris le pas sur tous les autres, en Europe ; d'abord la guerre de la Prusse contre

l'Autriche, la paix humiliante qui en a été la conséquence pour cette dernière puissance. La guerre entre l'Autriche et l'Italie, la cession de la Vénétie ; puis enfin le retrait de la garnison française de Rome. Quel rôle a joué la France dans des événements aussi importants ? Elle a joué le rôle que lui a dicté la révolution ; on lui a dit de se faire, elle s'est tue ; on lui a commandé d'enlever son drapeau de la capitale du monde catholique, elle s'est empressée de l'enlever. Mais ces événements sont-ils décisifs, seront-ils durables, et l'année mil huit cent soixante et six pourra-t-elle se vanter d'avoir rétabli l'équilibre en Europe ? Oh ! non, au contraire, cette année laisse sur les bras de celle qui la remplace, les plus grands embarras et tout un bagage de désordres, de guerres, de bouleversements dont on ne saurait prévoir les épouvantables conséquences. Une seule de toutes ces questions ne suffit-elle pas pour faire trembler tous les souverains sur leurs trônes. Le Pape abandonné, sans armée, sous la main, pour ainsi dire, d'un roi brigant, d'une horde impie, etc., n'en voilà-t-il pas assez pour nous faire dire que 1866 n'a fait qu'accumuler des charbons ardents, des aliments pour le grand cataclysme que tous les philosophes chrétiens annoncent pour un avenir prochain. Mais peut-on en douter, quand on voit tous les gouvernements faire les plus grands préparatifs de guerre, établir commission sur commission, pour découvrir les armes les plus meurtrières, fonder des canons de plus gros calibres.

L'année 1867, malgré les fêtes splendides qu'elle nous prépare, malgré le palais géant qui s'élève au centre de la France pour recevoir les produits de tous les peuples, des représentants de toutes les nations de la terre, tous redoutent son approche, tous craignent ses embrassements. Pourtant, l'Eglise ne veut pas laisser ses enfants sans espérance, et elle aussi prépare une fête qui porte l'espoir dans le cœur de tous ses enfants. Cette fête qui devra réunir autour du saint pontife Pie IX presque tous les évêques de la catholicité, qui devra être célébrée avec une pompe sans pareille, sera la célébration du dix-huit centième anniversaire du glorieux martyr de St. Pierre et St. Paul. Nous attendons plus de cette solennité pour le rétablissement de l'ordre dans le monde, que de tous les efforts de la diplomatie, et de tous les préparatifs de guerre.

CORRESPONDANCES.

Causerie sur divers sujets.

Monsieur le Rédacteur,

« La *Gazette des Campagnes*, disiez-vous dans un de vos derniers numéros, n'est pas seulement agricole, mais encore elle a la prétention d'être catholique : » paroles qui ne sont en effet que le précis du programme de votre *Gazette*, depuis qu'elle se publie à Ste. Anne.

Vous annonciez au numéro précédent, que les argents dûs à la *Gazette des Campagnes*, pour souscriptions, s'élevaient à la somme de \$1,500. Que n'êtes-vous né, M. le Rédacteur, dans ces jours heureux, où le journal agricole était envoyé à